

## 1

Dès qu'il sortit de la maison, sa mère, Salma, se dirigea vers le coin de prière à l'entrée du corridor. Là, une statuette de la Vierge, une photo de saint Charbel et un chapelet en bois de cèdre du Liban reposaient sur une table recouverte d'une nappe blanche brodée. Elle alluma un cierge et s'agenouilla. Les mains jointes, elle inclina légèrement la tête et, après un *Notre Père* et un *Je vous salue Marie*, elle s'adressa directement à la Vierge qui, de ce côté-ci de la Méditerranée, était la confidente des mères, l'amie, la vraie, qui terrassait la peur.

Comme chaque jour, elle l'implora de prendre soin de son enfant unique, Jean, fruit d'une grossesse inespérée et difficile, et de son mari, Saïd, employé de banque modèle. Elle ferma les yeux et supplia la Vierge de soulager son cœur d'une angoisse cruelle : Jean, son fils de plus de vingt ans, grâce à qui elle était devenue *Emm Jean*, « la mère de Jean », devait absolument renoncer à ses projets de poursuivre son avenir à l'étranger.

Après cet aparté, elle se leva en s'appuyant sur ses deux mains. Jour après jour, elle s'éloignait du temps passé où elle flânait sur les rochers de Byblos, émergeant des eaux comme des langues de terre aplanies par la puissance des vagues, qui ne cessaient de rappeler que la mer, cette porte vers la liberté, était également lourde de menaces.

Une fois dans la cuisine, Emm Jean ouvrit les rideaux de tulle beige. Le rayon majestueux du soleil brilla sur l'acier

inoxydable de l'évier, l'éblouissant d'une douce clarté qu'elle interpréta sans hésitation comme une intervention personnelle de la Vierge, le signe que sa prière avait été entendue et exaucée.

Dehors, un calme plat, un air pur, et une mer bleue annonçaient le retour d'une paix attendue depuis si longtemps qu'elle faillit être oubliée. Sur les cimes où trônent les cèdres, la neige avait presque fondu et le tapis bariolé des coquelicots rouges et des marguerites jaune et blanc inaugurait le printemps dans une montagne renouvelée. Pourtant, la veille, la mer avait été démontée par le vent soufflant en rafales sur une côte abandonnée, qui avait poussé les pêcheurs, terrés dans leur maison, à s'inquiéter pour leurs filets.

Ces filets, la plupart des pêcheurs s'étaient endettés pour les acquérir. D'autres les avaient reçus en consignation des propriétaires des restaurants du port. Pour eux, chaque matin se levait avec ses aléas. Les mois passés ne les avaient pas épargnés. À plusieurs reprises, le pain avait manqué à table. Mais ils gardaient les jurons au fond du cœur. Les marins ne parlent jamais du temps. Ils n'affichent jamais leur joie quand il s'annonce beau, ni leur crainte quand de gros nuages s'amassent au loin à l'horizon.

Pourtant, les pêcheurs de Byblos partageaient avec Jean Malak un franc sentiment de camaraderie. Jean était un des rares employés de restaurant qui les comprenait. Et juste pour cela, ils l'aimaient. Il ne les avait jamais blâmés pour une mauvaise pêche ou pour un filet perdu. À chaque fois qu'un tel sinistre se réalisait, Jean, au contraire, prenait leur défense et partageait leur détresse. Ensemble, ils savaient que face à la nature, et à défaut de pouvoir parler, il ne restait que deux moyens de résistance : s'entraider et prier, des activités silencieuses et utiles dans un village où compter sur la bonté des autres et sur l'appui de Dieu tissait entre les habitants des liens forts qui perpétuaient les amitiés ancestrales.

Chaque fois qu'il se rendait au port, Jean s'arrêtait à la chapelle Notre-Dame-des-pauvres – qui, pour les Giblites\*, était Notre-Dame-du-Micocoulier, en référence à l'arbre planté dans son enceinte –, située sous le château des Croisés, si petite qu'une poignée de croyants la remplissait. La nuit passée était dure et ce matin, les pêcheurs se retrouvèrent naturellement en ce lieu. Jean emprunta la petite allée piétonne et se tint devant la porte. Impossible d'entrer. Il joignit ses pensées à celles des pêcheurs. Tous priaient en silence la Vierge, comme leurs ancêtres imploraient leur Baalat Gebal, la Dame de Byblos. Ils demandaient le beau temps et une bonne pêche. Quand leurs regards se croisaient, ils baissaient la tête rapidement, évitant de se saluer de peur de perturber l'ambiance de piété.

Les mains rugueuses, la peau tannée, les lèvres gercées, ils étaient les enfants de la mer que rien n'effrayait hormis le mauvais sort. Ils avaient acquis la force d'être des marins et, chaque jour, ils renouvelaient leur relation avec la mer, qui leur offrait la fierté d'être différents des autres. Malgré les dangers, elle était pour eux la source de leur existence et l'extension naturelle de la terre.

Jean était un peu comme eux. Sa passion pour la mer lui avait assuré un travail à temps partiel au Fishing Club, le restaurant des stars à Byblos, et sa rémunération finançait une partie de ses études à l'université américaine de Beyrouth, l'AUB, où il comptait achever ses études en archéologie l'année suivante, avant d'émigrer pour suivre le pas de ses prédécesseurs à la recherche de la gloire et de la fortune à l'étranger.

Le nez crochu de Jean aggravait son visage émacié. Mais Jean pouvait compter sur sa bonne foi manifeste pour le rendre presque beau car partout où il allait, il était reconnu

---

\* Les habitants de Byblos, en référence au nom de la ville en arabe, *Jbeil*, et en phénicien *Gbl*. (*Toutes les notes sont de l'auteur*).

comme un homme honnête. Mince et de taille moyenne, les pêcheurs l'avaient jugé un peu gringalet au début, avant de voir en lui un vrai Malak – un grand compliment à Byblos, où sa famille était réputée pour son intégrité. Vêtu d'un jeans bleu, d'un chemisier rayé et d'un léger pull, Jean se distinguait de son entourage, même si ces nuances ne comptaient pas pour beaucoup dans un village où chacun, en remontant le temps, s'avérait être le cousin de l'autre.

Le *Je vous salue Marie* récité, les pêcheurs passèrent aux bonjours. Ils souriaient avec parcimonie. Dans la lueur de leurs yeux, Jean percevait que même amis, ils n'oubliaient guère la concurrence rendue plus acharnée par la mauvaise saison. Chacun conservait ses secrets et se réservait un coin poissonneux ignoré de tous.

Jean échangea une poignée de main chaleureuse avec Abou Mounir, son fournisseur principal en poisson frais, qui ne faillait que très rarement à ses promesses. Mais Abou Mounir était surtout l'ami de ses parents. Il avait vu Jean grandir et devenir, comme lui, un amoureux de la mer. La plupart du temps, il passait prendre Jean à la maison pour aller retirer les filets à bord de sa petite embarcation mouillant dans le port, le *Baal*, mais aujourd'hui, après une nuit dure, il avait choisi de se rapprocher de la Vierge et proposé à Jean de le retrouver directement dans la chapelle. Un sourire permanent irradiait le visage d'Abou Mounir. Pourtant, personne, pensait Jean, ne pouvait être aussi joyeux dans la vie, surtout pas un pêcheur pour qui la saison avait été ingrate.

— Bonjour, Abou Mounir.

— Bonjour, *zaim*<sup>\*</sup>, répondit affectueusement Abou Mounir au jeune homme.

— Comment va ta femme ?

— Elle se plaint toujours, grâce à Dieu.

---

\* *Zaim* signifie « chef », en arabe.

Son sourire s'élargit encore plus. Comme tous les pêcheurs, Abou Mounir utilisait un langage impropre. Il s'adressait à sa barque au féminin, tutoyait Dieu, et comparait sans cesse la mer à la mère de son petit Mounir, qui l'accompagnait parfois dans ses sorties en mer et qui serait un jour pêcheur comme son père, son grand-père, et tous ses aïeux.

— Et le petit Mounir ? demanda Jean. Il sort avec nous aujourd'hui ?

Abou Mounir se frotta la moustache. Elle pointa légèrement vers le haut. Si Abou Mounir se flattait d'être le meilleur pêcheur de Byblos, sa fierté était incontestablement son petit Mounir. Pour lui, Abou Mounir bravait chaque jour les caprices et les colères de la mer, et il attendait le jour où son fils de sept ans allait le remplacer comme le meilleur pêcheur de Byblos, la plus ancienne ville du monde.

— Il va très bien, que Dieu le garde. Il a préféré rester à la maison pour lire, répondit Abou Mounir, un peu déçu.

Ils se dirigèrent vers le port, situé à une centaine de mètres en contrebas de la chapelle. Le vieux village de Byblos se réveillait lentement et les portes en bois des magasins de souvenirs étaient encore bien closes. Arrivés au port, devant le poste de l'armée, un petit local d'où même des soldats rêvaient en contemplant la mer, Jean et Abou Mounir prirent les escaliers et descendirent dans l'enceinte du port de pêche, là où une trentaine d'embarcations attendaient leurs propriétaires. Avec le calme plat, Jean pouvait entendre les amarres se tendre et le bois presque craquer avant que les barques ne reviennent vers le ponton et compressent les bouées.

Le *Baal* d'Abou Mounir ne payait pas de mine. Le pêcheur faisait de son mieux pour le garder en bon état, et le repeignait même une fois l'an en blanc et bleu. Agile, Abou Mounir sauta à bord et tendit la main à Jean, qui l'empoigna. Jean raffolait de la réaction de la mer chaque fois qu'un marin posait le pied sur sa barque, ce souffle de soulagement accompagné d'un effet balançoire.

Sur ordre d'Abou Mounir, autoritaire comme tout maître à bord, Jean largua les amarres. Le pêcheur tira la manette du starter puis la poignée de lancement et le moteur hors-bord ronfla. Une odeur de mazout empesta, se mêlant à d'autres émanations au gré de l'avancée des barques dans la mer. L'armada de Byblos se préparait à récupérer son butin. Un à un, les bateaux sortaient du port. Quand le *Baal* passa sous la tour rénovée des Croisés, Jean ressentit une fraîcheur subite. À partir de ce repère, les hommes appartenaient à la mer et les marins prenaient des airs sérieux.

Le *Baal* poursuivit son avancée vers l'ouest, avant de virer vers le nord. Un léger roulis le fit vaciller. Jean ferma légèrement les yeux, ce qu'Abou Mounir ne se permettait jamais. Il suffisait de quelques minutes pour être là où le filet avait été lancé à la hâte la veille, avant l'arrivée de ce vent nocturne du nord-ouest.

— Jean ! l'admonesta Abou Mounir. On ne s'endort pas à bord du *Baal*.

Jean sursauta. Il savait qu'Abou Mounir ne tolérerait jamais de laisser aller à bord de son embarcation. Jean s'excusa avec un signe de la main, mais Abou Mounir avait déjà les yeux rivés sur la mer. Démontée, elle aurait pu déplacer son filet et le livrer à des recherches désespérées. Cela pourrait prendre du temps et Jean n'en avait pas. Ce jour-là, le 11 avril 2004, Jean devait retourner au Fishing Club le plus tôt possible avec une bonne quantité de poissons pour le déjeuner car le restaurant affichait complet en ce dimanche de Pâques.

Arrivé à l'emplacement où, la veille, il avait jeté son filet, Abou Mounir ne trouva rien. Jean évita d'aborder le pêcheur ou même de le regarder droit dans les yeux. Abou Mounir ne craignait pas pour son filet, qui avait survécu à une mer bien plus houleuse. Mais le temps pressait et Jean pourrait se voir forcé de revenir au port pour acheter le poisson de ses concurrents. Abou Mounir arrêta le *Baal* en pleine mer et attendit que son intuition de vieux marin lui dévoile une solution.

Machinalement, il vira vers la côte et navigua à petite vitesse. Jean trouva cette décision désespérée mais ne chercha pas à la comprendre. Au contraire, il le laissa agir. Abou Mounir se mit debout, les jambes un peu écartées. Aucune bouée n'était dans son champ de vision. Il commençait à redouter le pire, quand une vive secousse immobilisa le *Baal*. Abou Mounir tomba à l'eau. Assis, Jean avait évité le sort du pêcheur. Il se précipita vers le bord et prit une rasade d'eau de mer en pleine figure. Sur-le-champ, il cracha le liquide salé et iodé avant de s'essuyer le visage avec la manche de son pull.

L'hélice du *Baal* s'était prise dans un corps sous-marin mouvant. Si, à faible vitesse, aucun danger de bris n'était à craindre, Jean s'inquiéta pour Abou Mounir, qui tardait à réapparaître. Soudain, sa tête pointa au-dessus de l'eau et il arborait un sourire rayonnant qui disait à Jean que le moteur venait d'attraper le filet. Il lui intima alors de lui jeter un couteau.

Jean obtempéra. Il ouvrit la boîte à outils et tendit à Abou Mounir un couteau-scie démanilleur. Le pêcheur plongea de nouveau. Chaque minute, il reprenait une bouffée d'air puis se remettait à dénouer les mailles du filet prises autour de l'hélice. Il s'assura qu'il avait accompli sa tâche avant de remonter à bord.

À eux deux, il ne leur fallut que quelques instants pour récupérer le filet. Jean comprit que la Vierge avait exaucé les vœux d'Abou Mounir. Il pouvait compter une quinzaine de loups de mer, une vingtaine de vivaneaux et une centaine de petits rougets et barracudas destinés à une bonne friture. Une pêche miraculeuse. Au fond du *Baal*, les poissons frétilaient. Les clients du Fishing Club allaient sans doute se régaler.

De toutes les étapes d'une sortie en mer, Jean préférait le retour. L'entrée dans le port de Byblos lui rappelait toutes les raisons de son choix d'étudier l'archéologie : la colline surplombant le port qui avait donné à la ville son nom antique,

Gbl. Hellénisée sous le nom de Byblos, la ville du livre et du papier, toujours appelée Jbeil en arabe, elle était à la croisée d'un monde révolu et d'un autre dont l'histoire s'écrivait encore. Jean pouvait distinguer le lieu où l'archéologue français Pierre Montet avait découvert en 1923 le sarcophage du roi Ahirom, sur lequel était gravé le premier alphabet. Les enfants de Byblos, qui avaient sillonné mers et océans, étaient aujourd'hui de fiers pêcheurs s'enorgueillissant d'un passé glorieux.

Le *Baal* déboucha sur la baie du port. Jean débarqua, laissant à Abou Mounir le soin de préparer ses poissons. Il prendrait toute la pêche après s'être entendu avec Abou Mounir sur le prix, une simple formalité à Byblos consistant à couper la poire en deux. Jean se précipita au Fishing Club, pendant qu'Abou Mounir démêlait les mailles de son filet.

\*

Le Fishing Club appartenait depuis trois générations à la famille Abed. Le grand-père, Pépé, avait fondé cet endroit au charme absolu. Les caves, qui remontaient aux Croisades, et la terrasse veillant sur le port de pêche regorgeaient de ses photos en compagnie des célébrités qui ne cessaient d'affluer à Byblos en quête d'exotisme. La tradition avait été perpétuée par son fils Roger et son petit-fils Pépé Junior, qui servaient le meilleur poisson et une sangria digne d'un nectar des dieux de l'Olympe.

Jean prit le petit escalier en face du poste de l'armée et entra dans l'univers du Fishing Club. À sa droite, la porte fermée du musée privé du restaurant, où étaient conservées des œuvres rares de sculpture et des bijoux recueillis par la famille Abed. À sa gauche, il s'étonna de remarquer deux personnes occupant une des tables dans un bar complètement désert. Aucun restaurant, à Byblos ou ailleurs, ne recevait des clients à une heure si matinale.



Roger Abed était assis avec elles. Il salua Jean de loin et l'invita à les rejoindre. Jean lui indiqua du doigt qu'il se dirigeait vers la cuisine. Mais Roger réitéra son invitation avec insistance. Jean les rejoignit alors, tout en pensant à Abou Mounir qui devait s'impatienter.

— Je vous présente Jean Malak, dit Roger. Jean est un très bon ami de la famille.

Au Liban, comme partout dans le bassin méditerranéen, les rencontres arrangées par un tiers ouvraient des portes. Et les habitants de Byblos ont bien gardé cette coutume.

Jean sourit, remerciant ainsi Roger pour cette présentation, que le propriétaire du restaurant conclut en affirmant à ses visiteurs que Jean, étudiant en archéologie, serait ravi de se soumettre à leur test génétique. Jean écarquilla les yeux, ne s'attendant pas à cette dernière déclaration, d'autant que Roger connaissait les frayeurs de Jean à l'égard des piqûres, médicaments et autres affaires de santé. Mais l'enthousiasme de Roger surmontait ces détails, comme s'il savait que Jean ne s'opposerait pas à sa proposition.

Les convives de Roger, un homme et une femme, étaient affiliées à la faculté de médecine de l'AUB. Sous la direction du docteur Pierre Zalloua, ils étaient parmi les scientifiques qui visitaient les lieux soumis à l'influence phénicienne en Méditerranée, et les ports de pêche étaient leur destination privilégiée. Leur mission consistait à trouver des sujets prêts à donner leur sang, et d'y identifier une éventuelle trace génétique phénicienne, par comparaison avec la dent intacte du roi Tabnit, qui avait régné à Sidon aux alentours du VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C. et dont le sarcophage se trouvait au musée archéologique d'Istanbul.

Jean s'effondra dans une des chaises en bois peint à coussin rayé bleu et blanc du Fishing Club. Ce qu'il venait d'entendre ressemblait à de la fiction pure. Il se morfondait dans ses questions. Des scientifiques cherchaient les Phéniciens, ce peuple de navigateurs hardis et de commerçants ingénieux

qui avaient fondé villes et comptoirs sur les rivages de la Méditerranée et de l'océan Atlantique. Pas leurs vestiges, ni leurs bateaux. Mais les hommes, leur sang, leurs gènes, la preuve absolue de leur existence, de leur expansion, de leur domination légendaire des mers et du commerce.

Par courtoisie, la jeune femme posa à Jean des questions sur son parcours académique et ses ambitions futures. L'homme paraissait plus réservé, presque impatient de finir cette corvée du dimanche. Mais tous les deux perçurent d'une manière égale que l'entrain du jeune homme lui permettrait d'aller au-delà des limites exigües de la science. Jean les ramenait à leur jeunesse, quand ils osaient avoir des rêves audacieux.

La femme parut intéressée par la conversation. Brune aux cheveux courts, elle donnait l'air d'une sportive, avec ses épaules larges qui relevaient sa poitrine. Son visage poupin dégageait un charme oriental mis en valeur par son maquillage du jour. Elle chercha, avec précaution, à s'informer sur l'ascendance de Jean. Au Liban, les histoires de famille étaient comme faites de cristal et les manier sans gants pouvait être une manipulation indélicate réveillant toutes les susceptibilités du passé. Mais Jean devina sans difficulté l'orientation de cet interrogatoire. Pour pouvoir subir le test, il devait être un Giblite de souche.

— Ma famille a toujours été de Byblos et nous avons toujours habité les lieux, leur dit-il. Mes parents et mes grands-parents sont tous d'ici...

— Tu m'as oublié, *zâim* !

La voix d'Abou Mounir retentit. Le pêcheur s'impatientait sous la terrasse. Il avait aligné tous les poissons au fond d'une brouette en prenant soin de les recouvrir d'une large étoffe. Dès qu'il vit Jean, il se plaignit. Il avait déjà reçu deux offres d'achat pour ses poissons et les avait déclinées. En parlant, il ne cessait de surveiller sa brouette. Ses poissons devaient rester bien cachés, sinon ils pourraient attirer l'attention de ses concurrents.

— Monte ! lui dit Jean. Et apporte les poissons avec toi.

Abou Mounir peinait à pousser sa brouette dans le passage en pente raide, coincé entre le poste de l'armée et l'entrée du Fishing Club. Arrivé au restaurant, il s'essuya le front, reprit son souffle et continua vers la porte de la cuisine. Là, il s'arrêta un moment avant de se diriger vers Jean, qui voulait le présenter aux deux étrangers du Fishing Club.

L'invitation de Jean mit Abou Mounir mal à l'aise. Au Fishing Club, il ne mêlait pas affaires et amitié. Jean, dans ce cadre, n'était qu'un simple client. Il s'immobilisa. Un œil sur la brouette, l'autre sur Jean. Son comportement résumait son angoisse de villageois. Il prenait ses distances, disait non sans rien dire, hésitait, souriait un peu, et cherchait à éviter de parler argent en public. Mais, Jean insistait et Abou Mounir céda. Le pas lent, il s'avança vers lui.

— Mais viens que je te présente à ces braves gens. Ça n'a rien à voir avec notre commerce ! lui dit alors Jean, pour calmer sa méfiance apparente.

Pour l'équipe de l'AUB, un pêcheur de Byblos était le sujet expérimental parfait. Jean lisait sur le visage de chacun des scientifiques la satisfaction qu'ils recherchaient. Abou Mounir leur tendit une main puant le poisson. L'homme la lui serra, mais la femme aux cheveux courts se contenta d'un petit sourire qu'Abou Mounir lui rendit au centuple.

Quand Abou Mounir fut assis, l'équipe expliqua de nouveau le but de sa visite. Le pêcheur écouta avec une indifférence totale. Les élucubrations scientifiques l'ennuyaient. Pour lui, c'est le pain qui comptait, que son petit Mounir puisse manger à sa faim. Et puis, il en avait ras le bol de tous ces experts qui visitaient Byblos pour y dénicher des sarcophages, des obélisques, des jarres et des spatules, des pièces du passé pour prouver une identité évidente et inhérente à Abou Mounir : le sang phénicien qui coulait dans ses veines et dans les veines de son petit Mounir.

Au fond, il regrettait d'avoir répondu à la demande de Jean. Ces détails n'intéressaient pas cet homme qui écrivait son nom avec difficulté alors que, paradoxalement, il se trouvait être natif de la ville du premier alphabet. Jean, remarquant l'attitude désinvolté d'Abou Mounir, décida de se passer des prolégomènes et l'aborda sans contours.

— Abou Mounir, ces gens veulent te faire une prise de sang pour voir si tu as des origines phéniciennes.

— Tu es fou ! rétorqua Abou Mounir en tenant le dos de sa chaise comme pour se lever. Jamais de la vie. Je tiens à chaque goutte de mon sang. Qu'ils aillent...

Mais Jean l'interrompit et le pria d'accepter leur demande. Abou Mounir fixa Jean droit dans les yeux. Décidément, l'affaire était importante pour lui. Et quelque part, un brin de curiosité le titilla. Même s'il connaissait ses origines phéniciennes, il aimerait que les autres le sachent aussi. En outre, la sensation d'une piqûre était loin de le faire frissonner, lui qui avait subi les morsures des congrès. Mais ses craintes se trouvaient ailleurs. Si le résultat du test était décevant, si, par malheur, son sang excluait la Phénicie de ses veines, il serait la honte de ses camarades de pêche. Il songea alors à un stratagème pour éviter le test sans froisser Jean, son meilleur client et néanmoins ami.

— Je suis prêt à subir le test à condition que toi tu t'y soumettes aussi, concéda-t-il à moitié.

D'emblée, Jean accepta, à la grande surprise d'Abou Mounir. Le pêcheur avait cru pouvoir tirer son épingle du jeu en comptant sur la phobie des piqûres qu'avait Jean. Mais Jean affectionnait particulièrement la part de mystère que ce test de sang couvrait en lui. Pourtant, Jean passait souvent pour un blasé. Si Abou Mounir aimait bien ce jeune homme rêveur, il voyait en lui un côté beyrouthin qu'il n'appréciait pas trop. Jean ne touchait jamais les poissons, tenait les hameçons avec une précaution excessive et passait une bonne partie de son temps à renifler ses doigts pour s'assurer de leur propreté.

— Et mon poisson ? demanda-t-il, cherchant à maximiser son profit.

— On le prend, intervint Roger, qui avait fini d'inspecter le contenu de la brouette.

Abou Mounir retrouva son sourire. Roger avait proposé de tout prendre au prix de marché sans exiger de réduction et en laissant généreusement un kilo de poissons à la famille du pêcheur. Sans rien dire, Abou Mounir tendit son bras grand ouvert sur la table. Il subirait le test en guise de gratitude. La jeune brune ouvrit sa mallette et en retira deux seringues et deux porte-cotons dans de petits sacs en plastique scellés.

— Des porte-cotons ? demanda Jean.

— Pour la salive, répondit-elle.

Le bras toujours tendu, Abou Mounir en rassembla une quantité considérable dans la bouche comme s'il préparait un gros crachat. La femme sembla réprouver ce geste, le regard sévère. Abou Mounir, amusé, ravala le tout.

La scientifique tira également de sa mallette deux documents identiques et demanda à Jean et à Abou Mounir de les signer. Ainsi, ils cédaient au laboratoire de l'AUB le droit d'utiliser les résultats dans leurs recherches sans pour autant que leur nom soit cité. Jean signa. Abou Mounir écrivit son nom lentement et avec l'application d'un nouvel apprenti.

Jean enleva son pull, retroussa sa manche droite et posa son bras sur la table. La femme tira la première seringue qui lui était destinée et son collègue se chargea d'Abou Mounir. Pour Jean, l'instant dura une vie. Il s'assura de la propreté de la seringue ouverte devant lui et posa des questions. Un tas de questions. La piqûre généra un courant de chaleur dans ses veines. Il se retourna, évitant de croiser le regard de la femme, et ses yeux se figèrent sur la seringue d'Abou Mounir, déjà bien remplie. Hypnotisé par le sang, c'est au prix d'un effort mental et musculaire monstre qu'il arriva à en détacher le regard. Abou Mounir, serein, souriait avec insouciance. Rien n'effrayait un marin rompu aux aléas de la mer.